

Ciné-Bulles

The Muse d'Albert Brooks

Charles-Stéphane Roy

Volume 18, numéro 2, automne-hiver 1999

URI : id.erudit.org/iderudit/59556ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, C. (1999). *The Muse* d'Albert Brooks. *Ciné-Bulles*, 18(2), 57-58.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

The Blair Witch Project s'annonce donc fictivement comme un montage de la pellicule retrouvée par les autorités un an après ces événements. Dans les faits, les cinéastes Myrick et Sanchez, à partir d'un canevas souple, ont laissé leurs trois acteurs filmer leurs improvisations seuls en forêt, et ce n'est qu'à leur retour qu'ils construisent leur récit à partir des 200 heures de matériel recueilli. Mais cette méthode inusitée comporte un revers indéniable: le piège de l'ardeur déployée à convaincre le spectateur d'entrée de jeu que ce qu'il voit s'est réellement déroulé provoque l'effet contraire... en ce sens qu'il est difficile de comprendre comment le premier réflexe d'un être terrorisé en pleine nuit puisse consister à se saisir d'une caméra pour filmer le cauchemar... Le caractère latent des informations sur la mythologie Blair empêche également de saisir toute l'ampleur de l'angoisse qu'éprouvent Heather, Josh et Michael, même si l'ambiguïté volontaire de la séquence finale suggère qu'ils n'ont peut-être été victimes que de leurs appréhensions... et qu'ils seraient donc littéralement morts de peur. Les cinéastes, sans l'apport d'aucun effet spécial, utilisent par contre avec intelligence toutes les ressources qu'offre le hors-champ et démontrent que la peur la plus profonde surgit souvent de ce qui ne se voit pas... ou tout simplement de ce qui n'existe pas. ■

The Muse

d'Albert Brooks

par Charles-Stéphane Roy

Après la surenchère estivale de films américains à numéros et sans imagination arrive incidemment une comédie portant sur la perte d'inspiration. Galvanisé par une distribution toutes étoiles et par de mordants dialogues, l'acteur et cinéaste Albert Brooks retrouve sa touche scénaristique avec l'histoire d'un type qui a perdu la sienne. Mais son film n'amuse qu'à moitié...

Brooks y incarne Steven Philips, un scénariste hollywoodien qui, au lendemain d'un gala au cours duquel il a récolté un prix pour l'ensemble de sa carrière, voit son dernier scénario refusé par un jeune directeur qui remet en cause sa compétence au sein de la profession. Paniqué par ce désaveu, Philips sollicite l'aide de son ami Jack Warrick (Jeff Bridges), qui lui suggère l'aide de Sarah (Sharon Stone), une authentique Muse ayant délaissé le Parnasse olympien en faveur des villas cossues de Los Angeles. Un marché se conclut rapidement entre l'écrivain et la prétendue descendante de Thalie, pacte comportant des clauses menant jusqu'à l'intrusion complète de Sarah dans la vie privée de Steven et de sa femme Laura (Andie MacDowell). Devenu l'esclave des moindres caprices de cette Muse nouveau genre, le scénariste ne retrouvera son inspiration qu'au prix de multiples sacrifices, il comprendra ainsi que l'intervention divine s'achète parfois à fort prix...

À l'instar de **Mother** ou **Defending Your Life**, Albert Brooks utilise les croyances sociales et les mythes populaires pour exposer puis dérégler ceux qui, concrètement, régissent la vie de l'Américain moyen. C'est ainsi que l'objet de son dernier film devient moins la reconquête de la créativité que la désillusion face à un système dont la valeur cardinale semble se résumer à la performance professionnelle, performance à laquelle le héros sacrifiera une partie de son foyer et de sa raison. En ce sens, Brooks trace dès le début une frontière entre l'homme humanitaire, qu'il définit comme «quelqu'un qui n'a jamais gagné d'Oscar», et l'homme performatif, condamné à voir la somme de ses succès anéantie par le moindre échec. C'est dans ce contexte que Philips, piqué dans son orgueil puis gagné par la peur de tout perdre, conclut une entente aux apparences faustiennes avec Sarah sur l'autel de la notoriété.

Il demeure intéressant de constater alors que si plusieurs hommes éprouvent une angoisse d'impuissance sexuelle au début de la cinquantaine, Philips déplace ce tourment sur son potentiel créatif. La Muse intervient à la manière d'une thérapeute en investissant son territoire intime plus que son imaginaire, afin de susciter une réflexion dérogeant par le fait

The Muse

35 mm / coul. / 97 min /
1999 / fict. / États-Unis

Réal.: Albert Brooks

Scén.: Albert Brooks
et Monica Johnson

Image: Thomas E. Ackerman

Son: Miron Nettinga

Mus.: Elton John

Mont.: Peter Teschner

Prod.: Barry Berg et
Herb Nanas

Dist.: Alliance

Int.: Albert Brooks, Sharon
Stone, Andie MacDowell,
Jeff Bridges

critiques

même des cadres de son mandat initial. Remises en question du couple, de la famille et des amitiés se greffent donc au récit, ce qui permet de saisir plus globalement le personnage et son environnement. Néanmoins, Brooks ne fait qu'effleurer ces pistes potentielles à la faveur d'une accumulation de situations comiques qui, souvent, tombent à plat.

Alors que l'attention se tourne en mi-parcours du film vers sa femme — qui se trouve une vocation d'entrepreneuse en lançant une ligne de biscuits... —, le scénariste patauge dans les méandres d'une reddition en crescendo de l'insolite situation initiale. L'intérêt s'émousse rapidement, et, faute d'éléments catalyseurs en fin de parcours, le dénouement — assez prévisible d'ailleurs — laisse à désirer.

Si certains caméos s'avèrent fort réussis — il faut voir James Cameron aller demander conseil à Sarah, tout en lui attribuant le crédit pour son récent succès —, il demeure insidieux de faire côtoyer des individus jouant leur propre rôle avec des stars qui en interprètent une autre. Le ressort du film repose essentiellement sur la verve de Brooks, qui, dans le registre du quadragénaire anxieux et incompris, excelle une fois de plus avec beaucoup d'aisance et de talent. Si bien même que, malgré l'énergie qu'il a su canaliser parmi la distribution — notamment Sharon Stone, agréablement surprenante — **The Muse** demeure un *one-man show* où le gag l'emporte sur le récit... Et prouve que l'unique intervention de Thalie, la muse de la comédie, ne suffit pas à rédiger un scénario parfait. De quoi procurer de nouvelles — et, souhaitons-le, inspiratrices — angoisses à Albert Brooks. ■

